

LE COLLECTIF B.R.A.C. & GUILLAUME LE CORNEC

BLEU AMER

(LES MURMURES | TOME 2 1/2)

MUSÉE
DES BEAUX-ARTS
DE LYON
FRANÇOIS


LA MUTINERIE
MÉDIATION & LITTÉRATURE

 **SEUIL**
JEUNESSE

LE COLLECTIF B.R.A.C. & GUILLAUME LE CORNEC

BLEU AMER

(LES MURMURES | TOME 2 1/2)



AVANT-PROPOS

La petite novella que vous allez lire est un projet éditorial singulier.

Le musée des Beaux-Arts de Lyon, en partenariat avec La Mutinerie médiation & littérature et les éditions du Seuil, a demandé à l'auteur Guillaume Le Cornec de s'associer à trois classes de deux collèges de Lyon et Rillieux-la-Pape pour inventer une histoire originale appuyée sur l'univers de sa série de polars artistiques à succès, *Les Murmures*, publiée en 2023 aux éditions du Seuil Jeunesse. *Bleu amer* est le résultat de dizaines d'heures d'ateliers, au musée et en classe, durant lesquelles ados, enseignants, médiateurs culturels du musée et auteur ont conçu, ensemble, un récit autour d'un parcours artistique original que nous vous proposons de découvrir.

Choix des œuvres, synopsis, bible des personnages, direction artistique pour élaborer l'illustration de couverture et rédaction du texte de 4^e de couverture, autant de tâches successives réalisées par cet équipage inédit et furieusement créatif. Réunis au sein du collectif B.R.A.C. – pour Brigade de Rédaction Au Collège –, ces ados, au-delà de participer à un projet d'éducation artistique et culturelle ambitieux, auront également pu découvrir les métiers de la chaîne du livre et vivre un compagnonnage de plusieurs mois avec un auteur de littérature jeunesse reconnu.

Nous espérons que vous prendrez autant de plaisir à lire ce récit que nous en avons pris à l'écrire.

Bonne lecture !

LE COLLECTIF B.R.A.C.

La classe de 3^e prépa métiers du collège Saint-Charles de Rillieux-la-Pape

Leandro Antunes, Swen Argoud Puy, Amrane Boukhabya, Abdel Bourara, Nathan Bourdon, Clara Bourgeois, Nathan Chabot, Quentin Cochet, Maeva Courtaut, Noha Dairi, Léa Deléage, Mohamed Djelassi, Névine Ghayadhi, Viken Ghazarian, Maxime Kerjolis, Loïc Lacaze, Ambrine Lasserre, Méziane Messai, Qnarik Mikrtchian, Farah Neffati, Yanis Nzinga Nzadi, Luna Paillet, Antoine Picq, Matteo Rubeck, Kimberley Tavernier, Salma Zerrouki, et leurs enseignantes Laure Ducastel (lettres), Stéphanie Lesaffre (documentaliste) et Anne Emery (arts plastiques).

La classe de 3^e 1 du collège Gilbert-Dru de Lyon

Islem Amrani, Paul-Élie Baridon, Noémie Camara, Kheira Cherrati, Angelo Cuziol Petit, Abel Demonte Remoue, Timothée Descos, Ozzi Dudermel, Nour Fartassi Zahraoui, Enzo Gasparoux-Vasson, Alexandre Gathier, Chahine Gheribi, Mathieu Guerin, Ayoub Harbaoui, Lyna Harbi, Lina Khadiche, Clémence Lauriot, Xavier Lawson, Léa Lemaire, Capucine Marnas-Revoul, Ambre Mavoungoud-Baudot, Ian Munar, Ibtissam Neaoui, Louane Nguyen, Émilie Russotto, Adam Sai Gba, Adela Sturaro-Galbes, Yanis Touil, Laure Tournus, Athem Zerig, et leur enseignante Sandrine Lacombe (lettres).

La classe de 3^e 5 du collège Gilbert-Dru de Lyon

Zinedine Ait Said, Indhy-Léah Assama, Sherine Badri, Antoine Beltramelli, Nour Berabez, Rina Bioud, Yasmine Boudaouid, Margene Boumenten, Reda Bourbia, Gaëtan Chaussin, Chakira Chenaf, Inès Drine, Assia Gouz, Randy Gregoire, Aymen Haddar, Ilyès Hadjab, Ismaël Jebar, Fodé Keita, Camélia Kocak, Oskar Luset-Juric, Emmanuella Malimaka, Sarah Mechta, Ethan Mondesir, Kevita Ndangue Tardji, Tihamy Rachedi, Méline Reybillet, Ilyès Robaïa, Ben Moussa Traore, Adam Triki, Maëlys Triquigneaux, Alia Zard, et leur enseignante Adeline Raquin (lettres).



REMERCIEMENTS

Cette opération n'aurait pu voir le jour sans le soutien financier de l'Éducation nationale et de la Ville de Lyon et sans l'implication de toutes les équipes du musée des Beaux-Arts de Lyon.

Un merci tout particulier aux médiateurs culturels du musée, Marion Duffoux et Yann Darnault, à la chargée des outils d'aide à l'interprétation, Véronique Moreno-Lourtau, ainsi qu'au responsable du service culturel, Bastien Colas, pour leur disponibilité au profit des élèves.

CHAPITRE 1

LA VAGUE EST MUETTE DÉSORMAIS. Elle ne hurle plus, elle ne déchaîne plus derrière ses paupières le fracas des tempêtes. Le vent, qui bloquait jadis sa respiration, s'est tu.

Mais la force de l'œuvre demeure.

La toile de Gustave Courbet a détruit sa famille ; elle a éparpillé sur la plage mille promesses mensongères.

Enzo détourne les yeux vers le fond de la salle 226 et regarde Manon.

Elle fixe les *Passants*, évidemment, à la recherche d'un murmure, d'une parole ou d'un son... en vain.

Le chef-d'œuvre d'Honoré Daumier a produit sur la famille de Manon, les Mougins, le même effet de souffle que *La Vague* sur les Domeco de Naples, son clan à lui...

La mise à nu de la duplicité et des complots prospérant dans leurs deux familles a brisé le sortilège à jamais.

Syndrome de Stendhal? Choc esthétique comme révélateur d'un syndrome de stress post-traumatique? Qu'importe la définition puisque tout est terminé désormais.

Manon cligne des yeux plusieurs fois. Elle regarde Enzo en remettant en place sa mèche courte d'un geste automatique.

– Ils ne mouffent plus, les passants noirs, hein! Les bourgeois n'aiment pas la vérité, la lumière projetée sur leurs avanies les rend mutiques...

Comme à son habitude, la punkette remplace les longs discours par des aphorismes tranchants.

– Allez viens, on bouge, dit-elle.

Ce n'est pas la première fois qu'ils reviennent au musée des Beaux-Arts de Lyon depuis le séisme aux mille répliques, mais Enzo pressent que cette fois il s'agit de leur dernière visite, comme pour s'assurer que la boucle est définitivement bouclée.

Il repense aux mois où il a vécu ici avec sa mère, l'indéfectible et pugnace Victoria... Ce musée a été sa maison ; il en connaît toutes les facettes et les moindres recoins, sait par cœur ses dimensions – 15 000 m² dédiés à l'art – et la richesse de ses collections : 3 000 peintures, 1 000 sculptures, 3 000 objets d'art, 15 000 dessins, estampes et gravures, 50 000 monnaies, médailles et sceaux... Un temple

où le sacré et le païen cohabitent, magnifiés par les artistes de toutes les époques.

Il s'ébroue... Il ne vit plus ici. Alors à quoi bon ressasser le passé?

Manon oriente ses Dr.Martens vers la salle suivante et se met en mouvement, lui dans son sillage.

Ils musardent. Ils passent d'une salle à l'autre, s'arrêtent puis repartent. Enzo salue les personnels du musée qu'ils croisent, il bloque en salle 229, comme souvent, devant *Mer agitée à Étretat* de Claude Monet. Une nouvelle tempête normande, mais impressionniste celle-là, plus lumineuse mais tout aussi violente, peinte en 1883. Manon le débloque d'une chiquenaude à l'oreille. Ils tournent, ils font des ronds dans l'eau du plancher, rebroussent chemin sans même s'en rendre compte. Manon entre en premier dans la salle adjacente, la 228. Elle se fige sur le seuil puis se retourne vivement vers Enzo.

Qui connaît bien cette mine-là.

Elle s'élance ; il la suit.

Au sol, un homme – à vue de nez la quarantaine – est pris de spasmes.

Manon se fraie un chemin jusqu'à la victime – elle crie à la cantonade « Syndrome de Stendhal! Syndrome de Stendhal! Laissez-nous passer! » – et se met au chevet du convulsé, qui se raidit d'un coup. Enzo

la regarde, étonné. D'un coup de menton rapide, elle lui montre la toile qui surplombe le gisant.

Enzo comprend qu'elle a assisté à la scène dans son ensemble et a identifié un parfait syndrome de Stendhal.

Il se lève et regarde le tableau. *Le Boudoir bleu*. Peint par Jacques Émile Blanche vers 1905. Il n'a pas le temps d'analyser la toile que Manon l'interpelle :

– Enzo, aide-moi, on va ramener Louis chez lui.
Louis?

CHAPITRE 2

LA VILLA KLEIN N'EST PAS UN GOURBI.

Sise dans une rue discrète et cossue au cœur du 6^e arrondissement de Lyon, elle déploie ses vingt-quatre pièces dans un parc soigné où des arbres centenaires veillent sur des parterres plantés au cordeau.

La nuit tombe ; le froid est vif.

Une anomalie dans un hiver à plus de quatre degrés.

Ils viennent de pénétrer dans le vestibule. C'est grand comme un hall de gare et dallé de marbre vert sombre. Les boiseries en chêne foncé qui montent vers les cimes dégagent une odeur d'encaustique.

Dans le taxi, pendant que Louis sortait du cirage par paliers, Manon avait rapidement briefé Enzo. Louis Klein, fils de Balthazar Klein, empereur de la chimie fine, des solvants et des peintures, collectionneur d'art et mécène à huit chiffres.

Les Klein ne sont ni des concurrents ni des partenaires de Sinogram, la multinationale de la

famille de Manon, juste une dynastie qui fraye dans les mêmes eaux poissonneuses. Un Gulf Stream d'intérêts colossaux où les requins s'épient en dévorant le menu fretin.

Louis va mieux.

Il les conduit au premier étage où il dispose d'un vaste appartement privatif.

C'est meublé avec goût.

Son salon fait la taille d'une piscine olympique et le mobilier qui le décore doit représenter le PNB du Gabon.

Louis les remercie pour leur aide. Il largue son pardessus sur le dossier d'un très beau Barcelona, emblématique fauteuil en cuir dessiné par Mies van der Rohe, leur dit de s'installer le temps qu'il se change et passe dans une autre pièce. Sa tête ressort moins d'une seconde plus tard :

– Je vous invite au restaurant. Et ce n'est pas une question. Je tiens à tout prix à vous remercier comme il se doit...

Puis sa tête disparaît à nouveau. Manon consulte Enzo du regard. Il fait une petite moue qui veut dire tout et son contraire. Manon penche pour *OK*. Enzo est un garçon curieux et ça lui évitera de penser à sa famille.

Les Domeco. Des sociopathes violents et âpres. Un des clans les plus redoutés de la mafia napolitaine.

Louis s'extrait de la salle de bains, changé, un peu de rose lui est remonté aux joues mais il garde un air soucieux.

Il ne leur laisse pas le temps de dire quoi que ce soit, attrape son manteau et sort précipitamment.

Ce mec est une tornade intermittente, soit il s'effondre, soit il cavale.

Bien, bien, bien...

Ils redescendent vers le vestibule.

Louis leur demande de l'attendre quelques instants, le temps de prévenir son père de son absence au dîner.

Il ouvre une porte qu'il laisse entrouverte. Manon et Enzo y jettent un œil ; un immense salon surchargé.

Et occupé.

De profil, un vieil homme au visage sévère – Balthazar Klein selon toute probabilité, se dit Enzo – et, comme perché sur son épaule à la façon d'un rapace, debout et un peu en retrait, un homme de haute taille, sec comme un coup de trique, l'air pas commode.

– Je ne mange pas à la maison.

– Grand bien te fasse...

– Je vous laisse entre vous...

– Bon vent!

Louis tourne les talons et les rejoint, mâchoires crispées, blême.

– Venez, quittons cet endroit maudit.

Manon et Enzo se regardent, surpris par cette scène minimaliste mais d'où transpire mépris considérable et haine recuite.

Louis sort de la maison en les invitant d'un mouvement de tête à le suivre. Il va jusqu'au garage, une ancienne remise à calèches, qui aligne Bentley Flying Spur, coupé Mercedes flambant neuf et BMW M3 Competition. Louis se met au volant de cette dernière, Manon s'installe à ses côtés, Enzo monte à l'arrière.

– Je suis désolé pour cette scène... mon père est devenu fou... Et ce Yuri...

Il démarre. Dit qu'il les emmène dans un petit restaurant sans chichi.

Du coq à l'âne... Ils n'ont pas encore eu le temps de parler du malaise au musée que les voici « invités » à assister à un *drama* familial puis poussés à goûter « le meilleur gratin de cardons de tout Lyon ». Ils arrivent devant le restaurant. Louis y entre en premier. Il est ici comme chez lui et se déride une fois qu'ils sont installés. Au début, il est peu disert puis se lâche. L'homme est sympathique, érudit et sensible. Manon et Enzo se détendent à leur tour. Mais l'héritière des Mougins, qui navigue dans une famille riche et dysfonctionnelle depuis sa naissance, pressent que les confessions vont arriver avec le plat de résistance.

Elle ne se trompe pas.

CHAPITRE 3

DEUX JOURS PLUS TARD... Les mots de Louis résonnent encore dans son esprit. Cet homme, si fragile et si gentil, avait été passé à la lessiveuse d'une existence peut-être opulente, mais surtout dramatique.

Manon l'entend dérouler son histoire, qui commence comme un conte de fées pour se transformer peu à peu en cauchemar.

Son enfance heureuse, une période pleine de joie et de beauté. Les voyages en Grèce, en Sardaigne, les grands musées à New York, Paris, Londres ou Florence, les étés en bord de mer et les hivers dans les stations de ski... Et puis le drame. L'accident de voiture sur une route de Toscane au printemps 1992. Sa mère tuée sur le coup. Balthazar et lui miraculeusement indemnes. Il a 12 ans. Son père s'effondre pendant un an ; victime d'une dépression sévère qui fait craindre pour sa vie. Puis Balthazar se relève et se jette dans le travail à la manière d'un

grand fauve blessé. Il bosse jour et nuit. Et, en dix ans, fait de l'entreprise familiale une multinationale présente sur trois continents, au prix élevé d'un abandon de son fils. Louis grandit seul, juste entouré d'un personnel de plus en plus nombreux et qualifié. Lui qui a hérité de la fibre artistique de sa mère – « elle peignait et sculptait comme personne » – la cultive d'abord en solitaire puis en intégrant l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon. Il devient un peintre adroit et commence à croire en ses chances. Balthazar est riche à millions désormais. Il investit dans l'art, autant par intérêt que pour honorer la mémoire de sa femme. Il fait de la villa Klein, qu'il acquiert en 2010, un véritable mausolée. Tous les peintres chéris par sa défunte épouse y entrent. Les murs se couvrent de fantômes.

C'est magnifique et lugubre.

Louis a 28 ans et le deuil de sa mère lui échappe toujours.

Son père l'encourage dans sa passion ; leurs moments ensemble sont rares mais agréables.

Louis n'a pas d'amis, il ne connaît que les quelques patrons de restaurants où il dîne et n'a gardé des beaux-arts qu'une ou deux relations qu'il voit rarement.

Quatre ans plus tard, son père engage Yuri.

D'abord en tant que majordome et cuisinier puis bientôt comme homme à tout faire. Le Russe aux talents multiples sait se rendre indispensable.

Il a des solutions pour tout et dispose d'un carnet d'adresses stupéfiant pour un homme de sa condition.

Le personnel disparaît peu à peu.

Au bout de trois ans, seuls restent, et de manière sporadique, une femme de chambre et un jardinier.

Balthazar est désormais l'un des mécènes les plus actifs en Europe, mais il devient cassant et hautain. Sa réussite le transforme. Louis lui demande de l'aide pour proposer sa première série, qu'il pense aboutie, au Musée d'art contemporain de Lyon.

Balthazar le crucifie : « Je suis un mécène pas une assistante sociale. Ta peinture est intéressante, mais de là à entrer dans un musée... ».

Louis brûle toutes ses toiles et abandonne la peinture. Son père lui dit d'un ton badin de conserver cette activité comme un *hobby* et lui propose la responsabilité d'une petite usine de solvants, l'une des dizaines que compte maintenant le groupe.

Louis accepte, la mort dans l'âme. Il est dévasté.

Le temps passe, l'état de Balthazar se dégrade.

Yuri a fait le vide, son emprise sur Balthazar est devenue presque totale...

Et dangereuse, visiblement.

Car, entre le saint-marcellin et la poire à la beaujolaise, Louis avait largué sa bombe.

« Mon père a fait changer son testament la semaine dernière, le notaire m'en a informé. Je pense que Yuri en est devenu le principal bénéficiaire et qu'il projette d'assassiner Balthazar. Je n'ai aucune preuve de ce que j'avance... c'est peut-être une pure invention de ma part, mais j'ai comme un pressentiment... »

Enzo et Manon s'étaient longuement regardés. Les pressentiments qui viraient à la syncope devant une toile, ils avaient tendance à prendre ça relativement au sérieux.

CHAPITRE 4

– T'ES PRÊTE ?

– Ouais, j'arrive.

Enzo l'attend au rez-de-chaussée de l'hôtel particulier des Mougins. Ils ont rendez-vous avec Louis, chez lui. Balthazar va partir au musée des Beaux-Arts pour assister à l'arrivée d'une sculpture qu'il a contribué à faire restaurer et Yuri bientôt filer aux halles Bocuse pour faire les commissions, comme tous les matins.

Ce qui va changer aujourd'hui, c'est que deux li-miers appointés par le père de Manon seront sur ses talons et ne le lâcheront pas d'une semelle.

Gabriel a accédé tout de suite à la demande de Manon. Il est payé pour savoir que les intuitions de sa fille ne sont pas à prendre à la légère.

Le plan proposé par Louis la veille, elle l'avait accepté sans barguigner. Quand il avait demandé : « Pourquoi m'aidez-vous comme ça ? » Manon avait répondu d'un laconique « On adore les embrouilles. ».

Leur plan est simple : mettre Yuri sous surveillance pour découvrir ses interactions et fouiller la villa Klein quand elle sera vide afin, qui sait, d'y trouver indices ou preuves. Si Yuri a pour projet d'empoisonner Balthazar et de faire main basse sur la succession, cela nécessite des complicités, ne serait-ce que pour trouver des poisons indétectables... Le « carnet d'adresses stupéfiant » de Yuri leur a mis la puce à l'oreille.

Quand ils sortent, ils sont saisis par la douceur de l'air. L'hiver, comme Louis Klein, s'est mis en mode alternatif ; la planète délire à pleins tubes.

La circulation est dense sous Fourvière.

Ils marchent en silence et traversent la Saône qui vit ses dernières minutes en solitaire. Dans moins de huit cents mètres, elle ira se jeter dans les eaux vertes du Rhône.

Le téléphone de Manon bipe à 8h15. Louis les informe par texto que Yuri vient de partir et que le chauffeur de Balthazar a avancé la Bentley devant le perron, signe d'un départ imminent.

Ils arrivent aux abords de la villa Klein pour assister à la sortie de la limousine.

Louis attend quelques secondes qu'elle soit hors de vue et leur ouvre la grille depuis le vestibule.

L'ex-héritier est tendu et nerveux, peu habitué, semble-t-il, aux complots et à l'espionnage domestique.

Il ouvre la marche. Ils traversent le salon entraperçu l'avant-veille puis une salle de billard constellée de toiles et de sculptures, et arrivent enfin à la cuisine, l'antre de Yuri. Manon se met à fureter, Louis entraîne Enzo à l'étage, dans l'aile opposée à ses propres appartements.

– Il habite ici.

Devant eux, une porte en chêne à double battant qu'Enzo essaie d'ouvrir.

– Fermée.

– La tuile ! s'exclame Louis.

Rien de surprenant, Enzo s'y attendait.

– Je peux vous poser une question indiscreète, Louis ?

– Bien sûr.

– Pourquoi n'avez-vous jamais déménagé ?

La question paraît le surprendre... il cherche ses mots puis se lance :

– Au début, je voulais être près du souvenir de ma mère, ensuite j'y suis resté pour voir mon père les rares fois où il était en France et quand il s'est mis à décliner, à mesure que l'ascendant de Yuri se renforçait, j'ai décidé de rester pour tenter de le protéger...

Pas rancunier, mais bien dans la logique du personnage. Enzo opine.

– Retournons voir si Manon a trouvé quelque chose.

CHAPITRE 5

La punkette a transformé la cambuse en zone de fouilles. Elle a l'oreillette de son téléphone en place et reste en liaison permanente avec les pisteurs qui talonnent Yuri. Pour le moment, il fait la queue à la boucherie.

– Alors ?

– Rien, mais il me reste encore les placards à huiles et à conserves...

Enzo hausse les épaules et sourit. Mais brièvement. Car une idée crasse débarque sans crier gare. Si une machination est à l'œuvre, Louis aussi doit faire l'objet d'une surveillance. Et leur intrusion dans sa vie doit déjà être connue... Quel demeuré ! Il aurait dû y penser.

– Louis, la villa dispose-t-elle d'une issue discrète ?

– Oui, une petite porte à l'arrière du parc. Pourquoi ?

– J'aimerais m'assurer d'une chose... Vous avez la clé ?

– Naturellement.

– Vous pouvez me la donner ? Je vous la rends tout à l'heure, j'ai un truc à vérifier...

Louis fronce les sourcils et regarde Manon.

– Faites ce qu'il vous demande, Louis... Enzo sait toujours ce qu'il fait.

LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS EST EN EFFERVESCENCE.

L'arrivée d'une œuvre est toujours un événement, *a fortiori* quand elle a été absente des collections durant des années pour restauration. La *Koré*, statue grecque en marbre datant du 5^e siècle avant Jésus-Christ, fait son grand retour après deux années passées dans les labos du Centre de recherche et de restauration des Musées de France, le C2RMF, situé sous la cour du Louvre.

Ça bruisse et ça se congratule.

Enzo est comme un poisson dans l'eau. La familiarité des lieux, des sons et des odeurs lui saute au visage.

Il voit la petite foule se diriger vers l'auditorium. Il attrape des bribes de conversation. Les chercheurs du C2RMF échangent avec la directrice du musée ; ils parlent imagerie multi-spectrale en lumière rasante et spectrométrie en fluorescence de rayons X. Enzo bifurque pour aller directement en salle des machines.

C'est comme ça qu'il a surnommé le QG de la surveillance vidéo. Il sonne. Il entend la caméra rotative qui surplombe la porte blindée pivoter. Il adresse un clin d'œil à la vigie électronique.

La serrure magnétique bourdonne.

– Salut Enzo, comment va depuis le temps ?

– Bien et toi, Rodolphe ? Pas trop dur ?

– Pas simple en ce moment... En plus des menaces habituelles, les activistes du climat nous donnent des sueurs froides... c'est l'enfer... Dis-moi, est-ce que je ne t'ai pas vu il y a deux jours, jouer les saint-bernard avec la petite Mougins ?

– Si, et c'est pour ça que je suis là. Tu pourrais me donner accès aux bandes qui précèdent, disons d'une heure, le moment où on intervient ?

– Ça ne devrait pas être trop compliqué... On reste au deuxième ?

– Oui, le deuxième étage seulement pour l'instant.

– Installe-toi sur la bécane numéro 6, je te fais monter ça dans la machine... Laisse-moi une petite seconde... Voilà, tu peux y aller.

– Merci Rod'.

Enzo prend la main et passe d'un enregistrement à l'autre. Jusqu'à ce qu'il trouve la première image de Louis. Salle 225. Il est devant *Le Réveil de Juliette*, une toile peinte par Albert Maignan. Louis ne reste pas longtemps et se

remet en mouvement. Il emprunte l'escalier, traverse la salle de la Lanterne et redescend salle Janmot. Nouveau stop. Il zoome sur Louis... Salle 221. Il change de caméra pour couvrir tout l'espace. Rien, pas de suspect qui épie, pas de silhouette louche tapie dans un recoin. Il zoome sur Louis qui regarde *Judith aux portes de Béthulie* et fige la scène. Enzo connaît bien cette toile. Peinte par Jules Ziegler en 1847, elle représente un épisode biblique cent fois repris. Par le Caravage, par Botticelli ou par Klimt pour ne citer que ces trois-là... Judith, le regard fixe et déterminé, à peine essoufflée, une seule petite goutte de sueur sur le front, tient la tête coupée d'Holopherne, général assyrien dont l'armée assiège la ville de Béthulie, qu'elle a dupé et décapité, libérant ainsi son peuple et sa cité. Enzo zoome sur le visage extatique de Louis qui se délecte de ce chef-d'œuvre, symbole de la victoire du faible sur le fort...

Il relance la vidéo et suit Louis-l'Esthète à la trace désormais, élargissant sa focale pour détecter un éventuel suiveur.

Nouvel arrêt en salle 215 devant *Mercurus et Argus* de Jacob Jordaens.

Jordaens est un peintre flamand du 17^e siècle, devenu l'un des plus célèbres représentants de la peinture flamande après la mort de Rubens.

Enzo se dit qu'avoir eu Vic pour daronne, conservatrice du patrimoine, historienne de l'art

et... et plein d'autres choses... est quand même une aubaine. Mouais...

Cette toile est une nouvelle allégorie mythologique. Dans laquelle Jupiter est contraint de transformer Io, une nymphe dont il s'est épris, en une vache blanche, afin de la soustraire à la colère de son épouse Junon. Mais Io se retrouve sous la garde d'Argus, aux ordres de Junon. Jupiter dépêche alors Mercure, qui s'apprête, dans ce tableau, à dégainer un sabre pour délivrer la maîtresse de Jupiter de son geôlier en le décapitant.

Argus et sa centaine d'yeux transformé par le peintre Jordaens en vieillard hirsute et faible.

Louis se remet en marche. Enzo le suit à deux jours de distance, c'est saisissant... La vidéo se poursuit. Stop. Retour en arrière. Là, derrière lui, un mec le regarde attentivement ET furtivement. Gros plan sur le visage de l'intrus au moment où le téléphone vibre dans sa poche.

Un texto de Manon.

Une image plutôt.

Une photo prise de loin sous les halles Bocuse.

Yuri dans la file d'attente d'un primeur. Derrière lui, semblant lui parler à l'oreille, un homme.

Une réplique. Un clone.

L'inconnu des Fruits & Légumes est le même que l'inconnu du musée.

Enzo est parcouru d'un long frisson.

CHAPITRE 6

DÈS LORS, TOUT S'ENCHAÎNE.

Très vite.

Trop vite.

Enzo sort de la salle des machines pour aller appeler Manon depuis le cloître.

Les jardins du musée sont calmes. Deux amoureux sur un banc, quelques étudiants qui profitent de la douceur ambiante pour croquer la façade, un gardien qui vient lui serrer la main avant de s'éloigner. Il dégaine son portable.

– C'est moi. Alors ?

– Alors c'est chaud... T'es où ?

– Au musée... Il faut trouver qui est ce mec...

– Les gars de mon père sont dessus... mais j'me disais...

Enzo sait à quoi elle a pensé. Qu'une petite vérification supplémentaire dans les bases de données de la Camorra, la mafia napolitaine, serait peut-être

utile. Les clans napolitains tiennent à jour, sans doute mieux que les flics et les agences privées, leurs fiches sur les figures du crime organisé. *A fortiori* s'il s'agit de la mafia russe.

– OK, j'envoie l'image à ma mère.

Enzo enchaîne :

– Les pisteurs lui collent au train ?

– Ils l'ont perdu... Yuri termine ses emplettes...

Mais j'ai trouvé un truc.

– Quoi ?

– Une fiole. Planquée dans la cuisine.

– N'Y TOUCHE PAS !!!

– Mais...

– Tu y as touché ?

Silence.

– TU Y AS TOUCHÉ ?

– OUI, J'Y AI TOUCHÉ ! Qu'est-ce qui te prend ? ! J'ai transvasé quelques gouttes dans un autre récipient pour le faire analyser dans les labos de Gabriel...

Le sang quitte le corps d'Enzo. Cette mémoire vivante du crime organisé mondialisé – histoire familiale oblige – pense immédiatement aux cas d'Alexandre Litvinenko, assassiné à Londres en 2006 à l'aide d'une simple goutte de polonium 210, de Sergueï Skripal et de sa fille,

Ioulia, empoisonnés au Novitchok à Salisbury en 2018, comme Alexeï Navalny deux ans plus tard, à Omsk en Sibérie, qui en réchappera de justesse... Si Yuri fraye avec la mafia russe, qui elle-même sert souvent de force supplétive aux services de renseignement de Moscou, FSB ou GRU, alors tout devient possible...

– Mets des gants, emballe ton échantillon dans un contenant hermétique et fonce avec Louis chez Gabriel. Que ton père demande à ses meilleurs experts de te faire passer une série de tests et qu'ils analysent le produit.

– Mais...

– Ne discute pas. Dis-lui qu'on recherche du polonium 210, de la ricine, du TCDD, du Novitchok ou du thallium, ça pourrait leur faire gagner du temps.

– Mais...

– MANON !

– OK !

Il raccroche et lui envoie par texto la liste des substances afin qu'elle n'oublie rien puis change de téléphone pour celui qui est intraçable et adresse la photo de l'inconnu à sa mère. En guise de message, un sablier. Vic va piger qu'il a URGEMMENT besoin d'infos sur ce mec et mettre la division Renseignements de la Camorra sur le coup.

Il repart vers la salle des machines, les tripes nouées par l'inquiétude, afin d'identifier d'autres complices potentiels.

– T'en fais une tête!

Enzo ne répond pas. Rodolphe, qui connaît un peu son histoire, préfère ne pas insister.

Enzo reprend là où il s'était arrêté. Il cherche ceux qui surveillent Louis. Il poursuit son travail de traque. Les minutes passent, longues. Enzo se mord l'intérieur des joues jusqu'au sang. Il prie pour que Manon n'ait pas été empoisonnée par une bombe chimique mise au point par le Cabinet spécial.

Il retrouve deux fois son inconnu dans le sillage de Louis, pendant qu'il regarde *Le Repas chez Simon le Pharisien* de Jean-Baptiste Jouvenet, une représentation d'un nouvel épisode biblique qui voit Marie-Madeleine, la prostituée absoute par le Christ, sécher les pieds de ce dernier avec ses cheveux, puis *Une noce chez un photographe* de Pascal Dagnan-Bouveret... Le portable vibre dans sa poche.

Vic. Qui a fait vite.

Une icône s'affiche d'abord. Une tête de mort sur fond jaune. Le message est limpide : DANGER DE MORT. Puis une pièce jointe. Un fichier PDF d'une page, qu'il ouvre immédiatement. En haut, la photo

face et profil de leur inconnu, en dessous un nom et deux courts paragraphes.

Dimitri Tomenkoff.

Ancien lieutenant-colonel du GRU, le renseignement militaire russe, ancien membre de l'unité 29155...

Enzo sent sa pression artérielle monter en flèche. L'unité 29155 est le bras armé du GRU pour les opérations clandestines à l'étranger, notamment des assassinats ciblés.

... rayé des cadres pour faute en 2020.

Peut-on quitter les services russes? *Niet*, quand tu signes, c'est pour la vie.

Pivot du trafic de Captagon en Syrie, trafiquant d'armes et trafiquant d'art.

Enzo est pâle comme un linge.

Rodolphe lui demande si ça va.

Enzo répond dans un murmure : « Ça va super... ».

CHAPITRE 7

MANON EST DANS UNE SALLE BLANCHE, au siège de Sinogram, la multinationale de la famille Mougins, spécialisée dans les pesticides. Elle est entourée d'hommes portant des scaphandres NRBC*. Son père, Gabriel, a été pris d'un sérieux vertige quand Manon lui a montré la liste établie par Enzo. Il est derrière la vitre, avec Louis, et communique avec les médecins par interphone. Ces derniers multiplient les prises de sang et les prélèvements de petits lambeaux de peau, sur les mains et les avant-bras de Manon.

Le téléphone de Gabriel retentit. Enzo.

– Alors ? Elle va comment ?

– Bien pour le moment. Elle râle, elle dit qu'on lui fait perdre son temps et la moitié de son sang à cause d'un paranoïaque italo-névrosé... Je crois qu'elle parle de toi.

*NRBC : Nucléaire, Radiologique, Bactériologique, Chimique.

Enzo esquisse un sourire.

– Les analyses ?

– En cours. Résultat dans moins d’une heure.

– Louis est avec vous ?

– Il part à l’instant. Il doit repasser à la villa puis assister à des réunions à son usine de Vault-en-Velin cet après-midi. Je le tiens informé.

– J’ai eu des infos sur la personne qui a fourni le poison à Yuri. C’est assez inquiétant. Mafia russe ET services secrets.

Il résume le pedigree de Tomenkoff. Il comprend que Gabriel est pris d’hyperventilation.

– Vous allez bien, Gabriel ?

– Non. S’ils l’ont empoisonnée, je ne pourrai pas le supporter...

Silence sur la ligne.

– Tenez-moi au courant, Gabriel...

– Naturellement. À tout à l’heure, Enzo.

Gabriel raccroche.

Lui doit terminer son visionnage. Il reste quinze minutes de bande.

Retour en salle des machines. Rod’ lui ouvre sans poser de question.

Il se remet au pupitre.

Il avance, il voit Manon s’approcher et lui mettre une chiquenaude sur l’oreille devant le Monet.

Arrive le moment où Louis va s’effondrer. Il repère Tomenkoff, qui est à ce moment-là dans la même salle qu’eux et qui pianote sur son téléphone. Enzo change de bande et actionne celle de la salle suivante où est exposé *Le Boudoir bleu*.

Il voit Louis s’en approcher, regarder son portable qui semble vibrer dans sa main. Au moment où il se poste devant le tableau de Jacques Émile Blanche, il s’arc-boute comme s’il avait touché un câble à haute tension et s’effondre au sol, pris de spasmes. Manon arrive dans le champ de vision de la caméra presque immédiatement, lui arrive trois secondes après.

Tomenkoff a disparu.

Enzo poursuit ses investigations pour retrouver le militaire du GRU. En vain. Tomenkoff dans la même salle qu’eux quelques instants avant la chute de Louis, juste après que celui-ci a consulté son téléphone... Ce truc le chiffonne...

Enzo sent le portable vibrer dans sa poche.

Gabriel.

Il décroche, en sueur, nauséux.

La liaison est mauvaise. La salle des machines est une cage de Faraday !

Rod’ le sait mieux que quiconque ; il lui ouvre la porte. Enzo entend, haché, le prénom de Manon. Il serre son portable à le broyer.

– QUOI, MANON???

Enzo court vers les jardins pour récupérer du réseau... La liaison s'améliore. La voix de Gabriel est plus nette :

– Je dis que c'est OK. Manon n'a rien.

Cent mille tonnes de béton quittent la poitrine d'Enzo.

– Ce n'était pas du poison?

– Si c'est du thallium. Elle a eu de la chance...

Merci, Enzo...

Du thallium... le poison vedette des années 1960. Un truc bien vicieux qui bloque les communications du système nerveux et les échanges cellulaires. Dose mortelle : 1 gramme...

– Merci de quoi?

– Tu lui as certainement sauvé la vie...

– Je n'y suis pour rien...

– Si, ta réaction rapide et les précautions que tu lui as dit de prendre ont sans doute permis d'éviter un drame. Je te serai à jamais reconnaissant...

Gabriel raccroche. Enzo lance une recherche sur son téléphone et, sur une impulsion, décide de partir en banlieue.

CHAPITRE 8

MANON SORT DE L'AQUARIUM de TRÈS mauvaise humeur. Puis se calme instantanément quand Gabriel l'informe que le produit qu'elle a rapporté est du thallium et que l'inconnu qui l'a fourni à Yuri est à la croisée de la mafia et des services secrets russes.

– Le thallium figurait bien sur la liste d'Enzo?

– Oui...

– Ce mec est dingue...

– Oui, mais il t'a probablement sauvé la vie.

– Ouais...

Enzo sait tout sur le monde du crime. Pour avoir recherché durant des années son père, haut cadre de la Camorra, en écumant toutes les bases de données des polices criminelles européennes et mondiales, il a accumulé un savoir indépassable... Un acharné. Son meilleur ami. Son ange gardien aussi. Elle s'ébroue.

– Pas de temps à perdre. Il faut que je joigne Louis et qu'on fasse arrêter Yuri avant que ce cinglé

de psychopathe ne flingue Balthazar...

– Passe un petit coup de fil à Enzo d’abord, pour le remercier.

Manon prend son père dans ses bras et s’éloigne pour appeler.

– Enzo?

– Manon, content de t’entendre... ça va?

– Je me suis fait pomper trois litres de sang frais et prélever deux mètres carrés de peau, mais sinon ça roule...

Il se marre. L’héritière hésite...

– Merci mec, tu m’as sauvée.

– Allez, arrêtez avec ça ton père et toi...

– Je t’aime, mec.

– Ne le dis pas trop fort, Adélie va te faire une scène...

Manon pense brièvement à son amoureuse, en tournage dans les fermes verticales des Pays-Bas, puis revient au réel.

– Il faut faire arrêter Yuri...

– Pas tout de suite. J’ai encore un truc à vérifier. Laisse-moi une heure, OK?

– Mais Balthazar risque d’y passer si on attend!

– Non, j’ai pris mes précautions. Quarante-cinq minutes et je te rappelle...

– Mais...

Mais rien. Enzo a déjà raccroché.

Elle décide d’attendre dans le bureau de son père, au dernier étage de la tour Sinogram.

Louis l’appelle vingt minutes plus tard.

– Gabriel m’a prévenu. Ce que je suis soulagé, bon sang! Je ne me le serais jamais pardonné...

– Tu es à l’usine?

– Non, en route pour la villa ; je file prévenir les flics et faire arrêter cette vermine de Yuri avant qu’il ne commette l’irréparable.

– Attends encore trente minutes, s’il te plaît.

– Pourquoi?

– Parce qu’Enzo me l’a demandé.

– Mais...

– Oui, je sais... le temps presse. D’un autre côté, Enzo a identifié l’inconnu des halles Bocuse et c’est pas joli joli.

Manon briefe l’ex-héritier qui manque de tomber dans les pommes...

Manon raccroche afin de laisser la ligne libre au cas où Enzo la rappelle.

Ce qui ne tarde pas.

Un simple texto.

Avec une adresse.

Un uppercut qui la cueille à froid.

Une seule phrase, en dessous : *Ne tarde pas...*

Gabriel manque de se faire percuter par sa fille qui s'engouffre dans l'ascenseur.

Puis dans un taxi duquel elle essaie de joindre Enzo, sans succès.

La remontée vers le nord-est se fait vite en ce milieu d'après-midi. Manon pousse le chauffeur à s'affranchir des limitations de vitesse, prime à l'appui.

Le taxi traverse Villeurbanne d'ouest en est, pied au plancher, franchit le canal de Jonage, laissant sur sa droite la centrale hydroélectrique de Cusset et son belvédère pour s'enfoncer dans l'agréable quartier du Pont-des-Planches. Après lui, la zone industrielle où se trouve l'usine de solvants Klein & fils.

Ils ne vont pas jusque-là, s'arrêtent avant, dans une petite rue discrète, devant un immeuble ancien à deux étages.

Manon texte : *Arrivée.*

Enzo répond : *Monte au deuxième, la porte est ouverte.*

Elle s'acquitte de sa course en n'oubliant pas de lâcher une jolie rallonge au chauffeur pour son exploit – trente-sept minutes depuis le siège de Sinogram, record à battre.

Elle entre dans un vestibule qui sent le salpêtre, une ampoule nue et blafarde jette une lumière terne sur la peinture écaillée et sur l'escalier en bois patiné dans lequel elle s'engage la gorge nouée.

CHAPITRE 9

ENZO L'ATTEND EN HAUT DES MARCHES.

Elle l'interroge du regard, bras ouverts : *explique-moi.*

Il s'efface pour la laisser entrer dans un appartement. Il ne dit rien, mais tient accroché aux lèvres son petit sourire narquois.

Elle s'avance dans couloir tout en longueur, trouve devant elle une porte entrebâillée qu'elle pousse.

Flot de lumière.

Puis vertiges, presque jusqu'à l'étourdissement.

Un atelier de peintre.

Des chevalets.

Des tables avec des palettes de couleurs, des tubes, des pinceaux...

Et des toiles.

Des copies de toiles, toutes exposées au musée des Beaux-Arts.

Au centre *Le Boudoir bleu*, la toile devant laquelle Louis est parti en sucette.

Elle se retourne ; Enzo est appuyé au chambranle de la porte, les bras croisés...

Manon refuse de comprendre.

– C'est quoi, ce truc ?

– On dirait que notre ami Louis n'a pas vraiment arrêté la peinture, n'est-ce pas ?

– Vas-y explique-moi, j'ai eu ma dose de dingeries pour la journée.

– Louis va s'en charger, il ne va pas tarder, je l'ai appelé...

Et effectivement, moins de deux minutes plus tard, ils entendent des pas saccadés dans l'escalier. Louis Klein pénètre dans son atelier, les yeux fous. Derrière lui, arme au poing, Dimitri Tomenkoff.

Le Russe leur fait signe de reculer. Louis s'installe dans l'unique fauteuil, son sbire les garde en joue. Manon et Enzo vont jusqu'à la grande baie vitrée qui donne sur une rue bordée d'autres immeubles. Le silence qui s'installe ne semble pas gêner Enzo qui regarde les toiles avec attention, comme le ferait un futur acquéreur, puis demande d'une voix douce :

– Tu expliques à Manon de quoi il retourne ou tu préfères que je le fasse ?

La haine brille dans le regard de Louis. La sauvagerie et la folie aussi. SON PLAN SI BEAU... percé à jour par un gamin d'à peine 18 ans... qui ne survivra pas à cet après-midi de toute façon. Plein de cette certitude, il ordonne :

– Vas-y petit génie, dis-nous ce que tu as compris...

Enzo inspire en se retournant vers Manon.

– Louis, qui a dû étudier ce qui t'était arrivé devant les *Passants*, n'a pas fait de malaise devant *Le Boudoir bleu*. Il l'a simulé quand M. Tomenkoff, qui nous filait au musée, l'a prévenu que nous arrivions dans la salle. Il fallait que tu te portes à son secours afin de t'associer à toutes les découvertes qui incrimineraient Yuri. Découvertes fabriquées de A à Z par nos deux amis ici présents...

– Mais comment a-t-il su que nous étions au musée ? Et pourquoi tout ce cirque ?

– Nous sommes sur écoute depuis des semaines, Manon, c'est l'évidence. Quant au pourquoi, c'est simple : Louis voulait se venger de son père. Qu'il tient pour responsable de la mort de sa mère et de l'échec de sa carrière de peintre. Yuri, l'homme de confiance de ce père détesté, serait le coupable idéal et toi son auxiliaire zélée et son parfait témoin de moralité...

Louis opine du chef et précise :

CHAPITRE 10

– Oui, c’est bien cela. Et oui, vous êtes bien sur écoute... aussi, quand il m’a été certifié que tu n’avais prévenu personne à part moi et Manon de ta découverte de mon atelier secret, votre sort était scellé... D’ailleurs, comment as-tu su... pour ici ?

– Coup de chance, je t’ai suivi tout à l’heure, alors que tu sortais de l’usine... C’est toi qui as insisté pour que ton père fasse une place à Yuri dans son testament, n’est-ce pas ? Quand, enfin, touché par ta fausse mansuétude, Balthazar s’y est résolu la semaine dernière, tu pouvais activer ton plan mûri depuis des mois... En créant artificiellement un conflit avec lui, la veille de notre visite, pour que nous soyons témoins de son animosité à ton égard. En plaçant dans la cuisine une fiole de thallium, fournie par M. Tomenkoff, que tu nous as fait ensuite identifier comme le contact de Yuri... qui ne connaît évidemment pas ce charmant monsieur. Vous lui avez juste dit deux mots en russe dans la file pour l’incriminer aux yeux des détectives de Gabriel présents aux halles. Tu savais, Louis, que nous l’identifierions vite et que son pedigree serait la meilleure preuve de la culpabilité de Yuri... C’est brillant...

Louis sourit, l’air mauvais. Manon tremble en voyant la main de Tomenkoff s’affermir sur la crosse. Gagner du temps, quelques minutes, en espérant que ce taré d’Enzo ait prévu quelque chose pour les sortir de là...

— **JUSTE UNE QUESTION, LOUIS**, comment un héritier d’une riche famille lyonnaise peut-il entrer en contact avec la mafia russe ?

Sa voix lui fait l’impression d’être auto-tunée, elle poursuit cependant :

– Comment un être aussi sensible que toi peut-il connaître un tueur du FSB, sauf votre respect monsieur Tomenkoff ?

Louis sourit.

– Certains solvants entrent dans la fabrication des opioïdes. La Chine en produit beaucoup, qu’elle cède à vil prix aux cartels mexicains pour semer le chaos dans les rues américaines. La Russie aimerait faire la même chose avec l’Europe... Je n’ai donc eu aucun mal à nouer ce contact fructueux...

Manon ne pige pas le *deal*. Zombifier la jeunesse européenne en échange d’une simple fiole de thallium, c’est dément...

Louis sourit franchement maintenant et se tourne vers Enzo :

– Une explication à cela, Enzo ?

– Oui.

– Tu ne déçois jamais, toi...

– Louis n'avait pas uniquement besoin du thallium. Il lui fallait aussi une organisation capable de l'aider à réaliser la deuxième partie de son plan : faire plonger le musée des Beaux-Arts.

Manon fronce les sourcils... Et percute. Elle prend le relais et murmure, plus pour elle-même que pour la petite assemblée :

– En échange du groupe Klein & fils, dont ils deviendraient les propriétaires masqués, les services russes t'aideraient à remplacer les originaux par les faux que tu as réalisés... Et dans quelques mois, tu aurais fait fuiter que les faux pullulaient place des Terreaux, ruinant pour des années la réputation du musée...

– Vous êtes bons. Vous êtes très bons... Bien, Dimitri, nous allons devoir nous séparer de nos jeunes amis, je vous laisse gérer cela ?

Le Russe aux yeux morts s'avance d'un pas, mais Enzo a une ultime question à poser :

– Les tableaux ? Choisis au hasard ou est-ce encore un plan dans le plan ?

L'héritier fou éclate de rire et se met à applaudir comme un enfant.

– Décidément Enzo... j'aurais aimé faire de toi un partenaire. Pas de hasard bien sûr... mais la signature déguisée de mon crime par histoire de l'art interposée. *Le Boudoir bleu* représente ma mère désespérée dans la solitude de la mort ; *Mercurie et Argus*, ma vengeance sur un père devenu un vieillard faible... *Judith aux portes de Béthulie*, la revanche de ma mère par-delà la mort...

Manon est horrifiée. Enzo a le regard dur. Il ânonne :

– Et *Le Réveil de Juliette* ?

– D'abord, j'adore cette toile de Maignan, peinte en 1886. C'est l'une des plus belles de cet artiste. Roméo et Juliette... Roméo qui s'empoisonne en pensant que Juliette s'est donné la mort alors qu'elle n'est qu'endormie... C'est très théâtral et la représentation du Moyen Âge anglais y est fort belle, je trouve... Pour un faussaire, c'est un exercice difficile à réaliser, pour l'assassin que je vais devenir, une allégorie pleine de sous-entendus...

Louis s'applaudit à nouveau.

– Quant au *Repas chez Simon le Pharisien*, c'est naturellement un clin d'œil à notre pauvre ami Yuri qui va finir sa vie en prison... J'avais aussi besoin d'un

tableau de grande dimension auquel me frotter. Un disciple de Charles Le Brun, directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, voilà qui m'allait bien. Et puis au-delà du défi, je voyais dans la représentation de Marie-Madeleine séchant les pieds du Christ avec ses cheveux une analogie avec mon propre destin. Marie-Madeleine est une ancienne prostituée que le Christ absout comme il m'absoudrait moi s'il avait connaissance de ce que mon père m'a fait subir...

– T'es complètement cintré, Louis... tu le sais ça ?

– Non, pas cintré, génial !

Enzo sent son deuxième portable vibrer contre sa jambe. Le signal.

– Et celui-là ?

Enzo montre du doigt un tableau posé au sol.

– Ah ! Dagnan-Bouveret... la cerise sur le gâteau... *Une noce chez un photographe* est une merveille de composition. Regardez comment tout est agencé, les poses et regards de chacun des personnages, cette petite fille, à droite de la composition qui regarde le photographe... C'est le roman naturaliste qui entre au musée. Mais ne pourrait-on y voir un sens caché ? L'arrivée de la photo qui viendrait déboulonner la peinture de son piédestal... Sauf que c'est le peintre qui représente le photographe, et non l'inverse. Le

peintre qui dit « je vous survivrai car la peinture est plus forte que tout »... Ce tableau est ce que je suis. La peinture qui survit à tout...

Louis inspire une grande goulée d'air. Puis regarde sa montre et adresse un coup d'œil furtif à son homme de main, qui tend le bras, son arme munie d'un silencieux pointée sur le front de Manon.

Un point rouge vient voletter sur la veste du tueur, à hauteur du cœur.

Un discret bruit de verre brisé et sa poitrine explose.

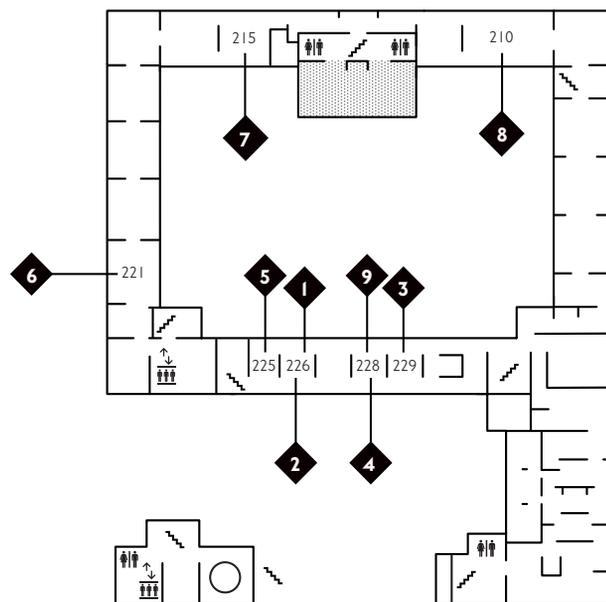
Vic n'a pas pris de risque. *Tuez le tueur.*

Dimitri Tomenkoff s'effondre.

En face de l'atelier du peintre, au dernier étage d'un petit immeuble terne, le *sniper* de la mafia napolitaine démonte son arme puis envoie un message à sa patronne : *Votre fils est sain et sauf.*

—◆—
ŒUVRES
DU PARCOURS
—◆—

2^e ÉTAGE LEVEL 2



3^e ÉTAGE LEVEL 3

1. Gustave Courbet, *La Vague*, 1870
2. Honoré Daumier, *Passants*, vers 1858-1860
3. Claude Monet, *Mer agitée à Étretat*, 1883
4. Jacques Émile Blanche, *Le Boudoir bleu*, vers 1905
5. Albert Maignan, *Le Réveil de Juliette*, 1886
6. Jules Ziegler, *Judith aux portes de Béthulie*, 1847
7. Jacob Jordaens, *Mercure et Argus*, vers 1620
8. Jean-Baptiste Jouvenet, *Le Repas chez Simon le Pharisien*, 1706
9. Pascal Dagnan-Bouveret, *Une noce chez un photographe*, 1879



1. Salle 226

Gustave Courbet (Ornans [Doubs], 1819 – La Tour-de-Peilz [Suisse], 1877)

La Vague, 1870 – Huile sur toile

« Courbet a tout simplement peint une vague, une vraie vague déferlant sur le rivage ». Ce commentaire de l'écrivain Émile Zola en 1870 traduit la volonté de Gustave Courbet de saisir la réalité de la nature dans toute sa puissance. Le motif retenu se distingue des représentations traditionnelles de marine ou de bord de mer. Ici, aucune présence humaine n'anime la composition, ni même aucun détail du rivage : le cadrage est audacieusement resserré sur la vague seule, menaçante. La matière picturale épaisse est posée avec vigueur à la brosse ainsi que, par endroits, au couteau. L'artiste donne ainsi à sentir le mouvement et l'énergie de la vague.



2. Salle 226

Honoré Daumier (Marseille, 1808 – Valmondois [Val-d'Oise], 1879)

Passants, vers 1858-1860 – Huile sur toile

Prise dans le mouvement de la vie urbaine, une foule anonyme se presse sur un trottoir parisien, entre des façades et un arbre à peine esquissés. Dans un riche camaïeu noir et brun de vêtements et de chapeaux, quelques visages, puissamment modelés par la lumière, se distinguent. Honoré Daumier refuse le détail et n'hésite pas à déformer ses figures pour renforcer leur expressivité. Ces traits fermés, presque inquiétants, de personnages de différentes classes sociales, qui semblent se croiser sans communiquer, traduisent le nouveau monde des villes au temps de la Révolution industrielle.



3. Salle 229

Claude Monet (Paris, 1840 – Giverny [Eure], 1926)

Mer agitée à Étretat, 1883 – Huile sur toile

De tous les impressionnistes, Monet est celui qui a été le plus attiré par l'atmosphère changeante des paysages de bords de mer. Il peint cette vue de la plage normande d'Étretat, cadrée depuis la fenêtre d'un hôtel, en février 1883. Au premier plan, on distingue deux pêcheurs près de leur barque et trois caloges (des cabanes aménagées à partir d'anciens bateaux de pêcheurs). La falaise se détache devant le rideau de pluie qui strie le ciel. Sous l'effet d'un vent violent, les vagues nacrées, traitées en boucles rapides, envahissent la partie centrale du tableau. Le tableau est acquis dès 1902 par le musée qui fait alors figure de précurseur dans l'acquisition de peintures impressionnistes.



4. Salle 228

Jacques Émile Blanche (Paris, 1861 – Offranville [Seine-Maritime], 1942)

Le Boudoir bleu, vers 1905 – Huile sur toile

Jacques Émile Blanche est un peintre mondain de la Belle Époque célèbre pour ses portraits, dont celui de son ami l'écrivain Marcel Proust. *Le Boudoir bleu* est représentatif de son goût pour le décor et l'aménagement intérieur. La lumière dorée magnifie les teintes chaudes du parquet et des chaises, qui contrastent avec le bleu délicat des lambris et des fauteuils. Ces éléments de mobilier sont mis en scène dans une composition construite autour d'un jeu savant de diagonales et de miroirs. Au centre de la composition, une élégante jeune femme, vêtue d'une robe de mousseline blanche, est assise dans un fauteuil, le regard songeur. Bien que son identité soit connue — il s'agit de Lucie Esnault, la fille du serrurier de l'artiste à Auteuil —, l'œuvre n'est pas à proprement parler un portrait, mais plutôt la représentation d'un état d'esprit.



5. Salle 225

Albert Maignan

(Beaumont-sur-Sarthe [Sarthe], 1845 – Saint-Prix [Val-d'Oise], 1908)

Le Réveil de Juliette, 1886 – Huile sur toile

Achat à l'artiste par la Ville de Lyon, 1887

Versement de la Ville de Lyon, 2018 • Inv. 2018.1.1

Ce tableau d'Albert Maignan représente la scène finale de *Roméo et Juliette*, la célèbre pièce de William Shakespeare. N'étant pas informé du stratagème mis en œuvre par sa bien-aimée Juliette pour échapper au mariage qui lui était imposé et croyant à sa mort, Roméo revient en cachette pour se recueillir sur sa dépouille. Désespéré, il avale une fiole de poison. Cependant, la jeune femme se réveille à cet instant, alors que les effets du philtre qu'elle avait pris se dissipent, et assiste, terrifiée, à la mort de Roméo. L'œuvre, à la composition très théâtrale et aux nombreux détails, est l'une des plus appréciées de la carrière de l'artiste.



6. Salle 221

Jules Ziegler (Langres [Haute-Marne], 1804 – Paris, 1856)

Judith aux portes de Béthulie, 1847 – Huile sur toile

Dans cette scène tirée de la Bible (Ancien Testament), Judith brandit la tête tranchée d'Holoferne, général assyrien dont l'armée assiège la ville de Béthulie. Elle vient, par cet acte meurtrier, de libérer sa cité et de sauver son peuple. Excepté la goutte de sueur perlant sur son front, son visage ne trahit aucune émotion : elle regarde droit devant elle, volontaire et déterminée. Jules Ziegler associe dans cette œuvre la perfection de la ligne de son maître, Ingres, à une inspiration romantique. Une puissante diagonale, reliant la tête d'Holoferne à l'arme qui l'a décapité, anime la composition. La lumière venant de la gauche éclaire le visage de Judith, figure de femme valeureuse, au courage exemplaire face à son destin.



7. Salle 215

Jacob Jordaens (Anvers [Belgique], 1593 – Anvers [Belgique], 1678)

Mercure et Argus, vers 1620 – Huile sur toile

Le sujet de ce tableau est extrait des *Métamorphoses* du poète latin Ovide (43 av. J.-C. – 17 ou 18 ap. J.-C.). Jupiter, sous le charme de la nymphe Io, l'a métamorphosée en vache afin de ne pas être pris en flagrant délit d'adultère par son épouse Junon. Io a été offerte à Junon qui en a confié la garde à Argus, le géant aux cent yeux. Jupiter a envoyé son fils Mercure la délivrer. Déguisé en berger, il est ici représenté sur le point de tuer Argus, après l'avoir endormi en lui contant des histoires et en jouant du pipeau. Le peintre Jacob Jordaens crée ici une scène naturaliste en faisant d'Argus un vieillard à la peau tannée et en accordant une grande place à la nature, soignant particulièrement le chien et l'expression de la vache Io.

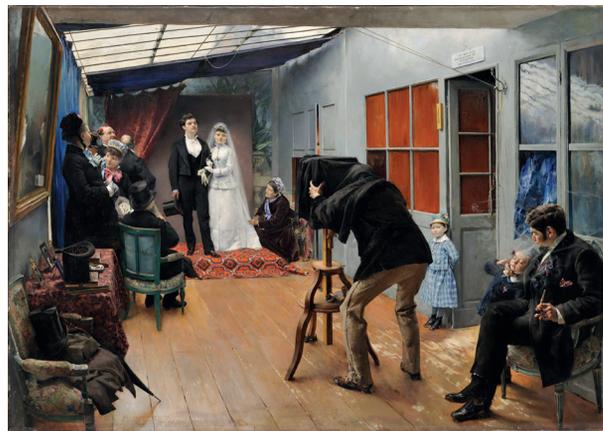


8. Salle 210

Jean-Baptiste Jouvenet (Rouen [Seine-Maritime], 1644 – Paris, 1717)

Le Repas chez Simon le Pharisien, 1706 – Huile sur toile

Cet immense tableau appartient à une série de quatre œuvres (dont *Les Marchands chassés du Temple*, conservé au musée) destinées à orner la nef de l'église du prieuré bénédictin de Saint-Martin-des-Champs à Paris. Dans un décor clos par un portique qui rappelle les œuvres du peintre italien du 16^e siècle Véronèse, le Christ contredit son hôte Simon le Pharisien, en défendant la femme qui essuie ses pieds avec ses cheveux. Il s'agit de Marie-Madeleine, une courtisane dont il pardonne les péchés. Le peintre Jean Jouvenet excelle à rendre compte de l'animation de la foule. En surplomb de la scène, l'artiste s'est représenté lui-même, entouré de ses filles, au niveau de la colonnade.



9. Salle 228

Pascal Dagnan-Bouveret (Paris, 1852 – Quincey [Haute-Saône], 1929)

Une noce chez un photographe, 1879 – Huile sur toile

Donation de Jacques Bernard, 1879 • Inv. H 715

Depuis l'élaboration d'un premier procédé par Nicéphore Niépce et Louis Daguerre rendu public en 1839, la photographie ne cesse au long du 19^e siècle de connaître des perfectionnements et un succès croissant. Le peintre Pascal Dagnan-Bouveret témoigne ici de cette fascination pour la photographie en montrant deux jeunes mariés posant dans l'atelier d'un praticien chargé de réaliser leur portrait, entourés de leurs proches. La scène est basée sur l'étude d'un véritable atelier avenue des Ternes à Paris. L'œuvre fourmille de nombreux détails très vivants qui retiennent l'attention du public lorsque le tableau est exposé au Salon parisien de 1879, où il remporte un grand succès. Par sa précision quasi documentaire, ce tableau est un témoin fidèle de la société de la fin du 19^e siècle.

Crédits photographiques des œuvres :
Images © Lyon MBA – Photo Alain Basset
Sauf *Judith aux portes de Bétulie* de Jules Ziegler :
Image © Lyon MBA – Photo Martial Couderette

© Musée des Beaux-Arts de Lyon, 2024.

Imprimé par Malvezin-Valadou
5, rue Félix-Daguerre – 15000 Aurillac

(LES MURMURES | TOME 2 1/2)

Manon et Enzo sont de retour à Lyon après des mois d'absence. L'occasion pour eux de revenir au musée des Beaux-Arts de Lyon afin de s'assurer que le sortilège des murmures est définitivement rompu.

Durant cette visite, ils vont pourtant devoir se porter au secours de Louis Klein, victime à son tour d'un choc esthétique puissant devant *Le Boudoir bleu* cette fois-ci, une toile peinte par Jacques Émile Blanche vers 1905. Ce syndrome de Stendhal, qui ressemble trait pour trait à ce qu'ils ont vécu, va les conduire dans un monde de haine et de vengeance où la mort rôde à chaque instant...

LE COLLECTIF B.R.A.C. est un collectif de près de quatre-vingt-dix élèves de 3^e de deux collèges de Lyon et Rillieux-la-Pape.

GUILAUME LE CORNEC est l'auteur de la série de polars artistiques à succès *Les Murmures* (Seuil Jeunesse) et porte des projets d'éducation artistique et culturelle avec La Mutinerie, médiation & littérature.



Bleu amer est une novella appuyée sur l'univers de la série Les Murmures, publiée aux éditions du Seuil Jeunesse en 2023. Le tome 1, Les Passants noirs, a remporté le Prix Cognac 2023 du meilleur roman jeunesse.

Illustration de couverture : Gildas Joulain.
Gratuit. Ne peut être vendu.

